

Les existences amères

Fatigués de lutter contre les forces d'inertie, nous roulions soudés vers la nuit, subissant l'odeur aigre des corps entremêlés. Le bruit sourd et saccadé de l'acier sur les rails étouffait les soupirs. Sourds en plein vacarme, l'esprit vacant à tout échange, nous fixions un sol invisible, le regard hagard, égaré dans une solitude lancinante. Nous ne savions pas où nous allions. Nous ignorions pourquoi nous étions là, entassés par soixante dans une prison de fer et de bois. Notre seul horizon était une petite ouverture, trop haute pour être atteinte. Au milieu de notre cloître, une tinette. Une tinette pour tous. Et au sein de cette proximité de puanteurs, de sueurs mélangées, de toux partagées malgré tout, une pudeur s'élevait, solidaire. Les hommes, ces inconnus souillés par la peur, tendaient des vêtements pour isoler le besoin assouvi. Nous détournions les yeux mais pour regarder quoi ?

Nous étouffions dans cette fournaise comme une annonce de notre délitement prochain. Moi, je le serrais contre moi, mon petit, mon tout chaud. Il tremblait dans mes bras malgré la chaleur. Mon corps tanguait au rythme du train élané vers notre sort, balancement maternel déréglé sans berceuse.

Parfois, un cri venait rompre le harcèlement muet de nos tristesses. Une femme tombait sur le sol dur, ou un enfant, et nous étions presque soulagés d'avoir un peu plus de place à salir. Je crois que j'ai perdu ma part d'humain dans ce wagon. Désensibilisée à l'autre, je suis devenue une entité cerclée de remparts avec pour seule perspective celle de bercer mon fils effrayé et brûlant.

Une page se froisse et se déchire. Et s'entortille sous une main rageuse. Ne le laissez pas faire. Aidez-nous, sauvez-nous. Ne le laissez pas devenir le maître de nos crépuscules. Nous sommes fatigués de lutter, fatigués...

Fatigués de lutter contre les forces d'inertie, nous roulions soudés vers la nuit, subissant l'odeur aigre des corps entremêlés. Le bruit sourd et saccadé de l'acier sur les rails étouffait les soupirs. Bamako disparaissait derrière les vitres sales du wagon vrombissant. Et avec elle, mon père, ma mère et toute ma famille. Collée au bras d'une inconnue, la cuisse serrée par le tissu d'une jambe voisine, je filais vers ma misère. J'avais à peine neuf ans et je devenais en trois paroles échangées au-dessus de ma tête inquiète une guide de mendiant. Je devais

accompagner le vieux Seybou dans ses rêves de fortune au Sénégal. Nous formions un couple étrange, moi petite fille alerte au cœur fracassé par mon nouveau chemin, lui aveugle aux cheveux gris, taciturne et déterminé. Je l'observais, coincée entre deux énormes maliennes indolentes. La nuit avait envahi nos sommeils mais moi je luttai contre l'engourdissement. Je supportais avec peine les effluves exilés des peaux moites et la peur me maintenait en alerte. Je croisais des regards avides bien qu'il n'y avait rien à me prendre. Nous n'avions pas encore demandé l'aumône. Nos poches étaient vides de toute charité et les miennes le resteraient quoi qu'il arrive. Je me devais à mon mendiant, qui avait tous les droits sur moi puisqu'il les avait achetés à mes parents. Cette nuit-là, un pacte secret avec la solitude et l'abandon m'a scellée à son sort. Je suis devenue ses yeux, sa main, sa laisse, son bâton de providence.

Les mots s'échappent, les mots s'évaporent et s'écrasent dans une chape affamée. Une feuille s'étreint sous le ciment du doute. Nous étouffons soudain dans la colère d'un fou. Aidez-nous, sauvez-nous. Ne le laissez pas devenir le maître de nos crépuscules. Nous sommes fatigués de lutter, fatigués...

Fatigués de lutter contre les forces d'inertie, nous roulions soudés vers la nuit, subissant l'odeur aigre des corps entremêlés. Le bruit sourd et saccadé de l'acier sur les rails étouffait les soupirs. Tchatcha... Tchatcha...

Ta gueule Boris ! Tu ne crois pas que ce train fait assez de bruit comme ça pour en rajouter une couche ? Mais non ! Boris a l'âme poète ce soir. J't'en foutrais des forces d'inertie. D'où tu sors des conneries pareilles ? Ta gueule, j'ai dit. C'est moi qui dis qui parle ici. Et surtout qui se tait. Ne la ramène pas avec ta poésie de quat'sous, on n'est pas là pour faire les beaux. Ferme-la ou je pète les plombs. J'vais te fracasser la tête contre les latrines puantes au bout du couloir, ça va pas faire un pli. Tu pisseras le sang, Boris et tu feras moins le malin. Tu me dégoûtes avec ton air inspiré. « L'odeur aigre des corps entremêlés » ... Tu peux pas dire que ça pue, comme tout le monde ? Oui ça pue ici, ça blaire, ça fleure pas bon la demoiselle. Et ce bruit qui me rend dingue. Tchatcha... Tchatcha... Je le supporte plus Boris. Fais quelque chose. Ma tête va éclater. Ya mon cerveau qui cogne aux tempes. Si ça continue, mes yeux vont sortir de leurs orbites. « Le bruit sourd et saccadé de l'acier sur les rails ». Haaaaa viens là, Boris, que je te foute mon poing dans la gueule. Reste à terre. Mes pieds dansent sur ton visage disloqué. Attends, je m'installe sur ton corps. Mes mains te serrent la gorge et je sens ma douleur qui s'amenuise à mesure que tu deviens bleu. Tu vois, moi aussi, je sais dire des

jolis mots. Personne dans le couloir, personne ne t'entend, Boris. C'est con, hein ? Je tiens ta vie entre mes doigts. Je jouis de te l'enlever. Ouais, regarde-moi bien. Quand je te disais de la fermer... Je vais devoir t'achever au couteau, mon pauvre Boris. Une bonne tranche dans le gosier et ta poésie s'écoulera avec ton sang. Bouge pas Boris, ne me fais pas baver d'effort. Sois sympa, sois sage. Je vais faire vite : un coup dans la glotte, un coup dans le ventre. Crève, Boris, crève vite, j'en peux plus de t'entendre râler...

Sabrer, rayer, effacer. Tout effacer, recommencer. Les regrets surgissent au milieu de la ligne claire des intentions. Nous avons peur de mourir encore. Aidez-nous, sauvez-nous. Ne le laissez pas devenir le maître de nos crépuscules. Nous sommes fatigués de lutter, fatigués...

Fatigués de lutter contre les forces d'inertie, nous roulions soudés vers la nuit, subissant l'odeur aigre des corps entremêlés. Le bruit sourd et saccadé de l'acier sur les rails étouffait les soupirs. Le dernier soupir. Nous étions quatre, assis sagement sur la banquette. La vision d'horreur défilait indéfiniment dans ma tête brisée. Lili, devant moi, semblait perdue dans une hypnose hilare mais son sourire restait figé sous ses joues roses. Ses prunelles vides reflétaient la vision ensanglantée des corps inanimés. Elise, à ma droite, me tournait le dos, fascinée par la gare qui nous narguait, toujours la même, avec le même son de frein sur les rails, avec le même coup de sifflet du départ. Une main tendue vers la vitre, elle mimait l'attente impatiente, elle hélait un inconnu invisible. A mes pieds, Libert dormait avec indécence, étendu de tout son long sur le plancher. Réveille-toi, Libert, on est déjà passé par là.

J'observais ce qui se passait au dehors. La ville était plongée dans une obscurité d'artifice. Les faibles lueurs des réverbères caressaient une main plaquée au sol. Au loin, entre la station-service et le cheval de bois, la tête de l'enfant reposait, face contre terre, baignant dans une mare rouge et épaisse. Libert, réveille-toi, l'enfant s'est assoupi. Lili souriait à l'enfant. Une trace bleue lui traversait la joue et son crâne chauve lui donnait l'air d'une poupée cassée.

Voilà ce que nous étions, des poupées cassées, volées à la petite sœur, assises éternellement dans ce train électrique oublié. Impuissantes et désarmées, nous avons assisté au massacre familial. Le père a ramené un à un les membres de sa tribu dans la chambre du garçon et il les a abattus, une balle dans la tempe, froidement, systématiquement, sans hurlement. Figés dans nos yeux de verre ou de plastique, témoins discrets de l'atrocité, nous avons été plongés dans

une férocité méthodique. Et le train tournait, tournait, comme un manège désenchanté, pendant que le père achevait son œuvre de dissolution radicale en se donnant la dernière balle, couperet ultime de ses désillusions.

Aujourd'hui, nous roulons encore, fatigués, inertes, au milieu des corps pourrissants, assourdis par l'ombre répétitive de l'acier cruel.

Non, non, non, il recommence. Il reprend encore et encore, insatisfait, perclus d'incertitudes. Aidez-nous, sauvez-nous. Ne le laissez pas devenir le maître de nos crépuscules. Nous sommes fatigués de lutter, fatigués d'être happés par les affres du doute. L'écrivain est en proie à l'angoisse. Il s'est égaré dans les limbes de son aliénation et n'arrive plus à composer. Il reprend sans cesse notre histoire, la modifie, la réinvente puis la dissout dans l'acide de sa frénésie. Aujourd'hui, nous sommes des déportés destinés à la cendre. Puis, nous devenons des clandestins abusés par la peur. Tantôt, nous cédon à la rage criminelle, tantôt, nous sommes les jouets impuissants d'un innocent assassiné. Nous sommes les personnages de sa démence, les chimères forcées de ses déséquilibres.

Nous sommes fatigués d'errer dans ces histoires infinies. Nous demandons grâce pour nos existences amères.

...

Fatigués de lutter contre les forces d'inertie, nous roulions soudés vers la nuit, subissant l'odeur aigre des corps entremêlés. Le bruit sourd et saccadé de l'acier sur les rails étouffait les soupirs.